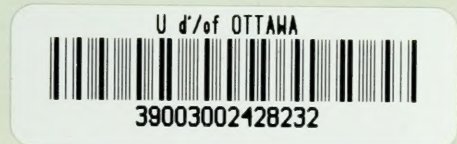
Régis

La Neurasthénie de
J.-J. Rousseau




Ottaviensis

LA

NEURASTHÉNIE DE J.-J. ROUSSEAU

PAR

Le Dr E. RÉGIS

CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*
3e année, no 7, 1er juillet 1900.



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11, rue Guiraude, 11

—

1900



LA NEURASTHÉNIE DE J.-J. ROUSSEAU[1]

La neurasthénie de J.-J. Rousseau, à peu près généralement admise aujourd'hui, fut une neurasthénie constitutionnelle ou de tempérament, tenant aux racines mêmes de l'individu, et commençant dès l'enfance pour ne finir jamais.

Quelle en fut la forme?

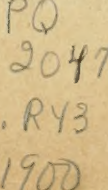
Il convient à cet égard, ainsi que je l'ai dit ici même[2], de distinguer deux types de neurasthénie. Dans l'un, l'inquiétude, qui fait le fond de la maladie, a spécialement trait à l'état du corps. On a alors des sujets qui passent leur vie à s'analyser, se demandant sans cesse comment ils respirent, comment ils mangent, comment ils boivent, comment va leur pouls, leur cœur et... le reste; tout cela minutieusement noté en des feuillets destinés au médecin, ce qui leur a fait donner par Charcot le nom de *malades aux petits papiers*.

Cette neurasthénie est la neurasthénie commune, avec sa dominante, l'*hypocondrie physique*.

Le second type est la neurasthénie des êtres supérieurs, qui est à l'esprit ce que la précédente est au corps. Les malades de cette catégorie sont, eux aussi, malheureux et préoccupés d'eux-mêmes; mais, tout en se regardant encore manger, respirer, dormir, ils se regardent surtout sentir, penser, agir, fouillant, pour s'analyser, jusqu'aux plus intimes replis de leur être, s'enfonçant de plus en plus chaque jour dans cette introspection douloureuse qu'ils subissent plutôt qu'ils ne provoquent et à laquelle ils sont voués comme à un supplice éternel.

Ceux-là aussi éprouvent souvent le besoin d'écrire, de raconter leur vie et de se raconter eux-mêmes, de noter

1. Extrait d'une Étude médicale sur J.-J. Rousseau (en publication).
2. La Médecine et le Pessimisme contemporain (*Revue Philomathique de Bordeaux*, 1898).



les moindres détails de leur personnalité qu'ils scrutent et décomposent pièce à pièce. Et c'est ainsi que naissent tant de confessions intimes, qui, chefs-d'œuvre de la littérature ou auto-biographies obscures et inédites, ne sont au fond que des monuments d'hypocondrie morale plus ou moins éloquents.

Ce sont là, pourrait-on dire, et par opposition aux précédents, les *malades aux grands papiers*.

Jean-Jacques Rousseau, homme de génie, ne pouvait évidemment appartenir qu'à ces derniers neurasthéniques, à ceux qui, tout en souffrant physiquement et se tourmentant plus que de raison des fonctions de la bête, éprouvent surtout des tortures intellectuelles et morales, dans l'analyse et la peinture desquelles ils s'abîment tout entiers.

C'est dire que les symptômes physiques de la neurasthénie ont été chez lui réduits au second plan. Il parle cependant à diverses reprises de maux de tête, de maux de reins s'étendant aux jambes, de faiblesse générale, d'atonie et de dilatation gastriques, d'insomnie, de spasmes, etc., qui sont tout à fait caractéristiques.

Ne connaissant pas les liens qui pouvaient unir entre eux ces accidents si éloignés les uns des autres et si différents en apparence, il les attribuait, comme on le fit, du reste, pendant sa vie et même après sa mort, dans des écrits restés célèbres, à des maladies purement locales : ses troubles gastriques furent mis par lui sur le compte de la mauvaise eau qu'il buvait; dans ses troubles urinaires, il vit la conséquence d'un calcul, que tous les spécialistes de l'époque, y compris le frère Côme, cherchèrent en vain, alors qu'il s'agissait tout simplement sans doute, comme l'a décelé l'autopsie, d'un état purement spasmodique. Quant à son insomnie, nous possédons un joli trait qui en précise bien la nature et la ramène à ses véritables proportions. On sait que les neurasthéniques ont une insomnie particulière, telle qu'ils ne savent au juste s'ils dorment ou non, et que, de bonne foi, ils affirment tous les jours n'avoir pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit. C'est là une particularité typique chez eux. On la retrouve chez

Jean-Jacques. Voici à cet égard une anecdote rapportée par d'Escherny :

En compagnie du comte et d'une ou deux autres personnes, Rousseau avait passé la nuit sur la montagne, sans doute après avoir herborisé tout le jour. Le lendemain matin, comme, selon l'usage, on se demandait si on avait bien dormi : « Pour moi, dit Rousseau, je ne dors jamais. » Un de ses interlocuteurs, le colonel de Pury, l'arrête, et d'un ton leste et militaire : Pardieu ! Monsieur Rousseau, vous m'étonnez, je vous ai entendu ronfler toute la nuit ; c'est moi qui n'ai pas fermé l'œil. Ce diable de foin qui ressue... » Ainsi ajoute le narrateur, Rousseau, par une faiblesse humaine bien innocente, prétendait à une insomnie permanente comme à un état habituel d'infirmité et de souffrance[1].

La neurasthénie de J.-J. Rousseau a revêtu, nous l'avons dit, une forme essentiellement mentale. On peut même ajouter qu'au point de vue psychique, il a poussé la neurasthénie à sa plus extrême limite, non seulement à cause de la multiplicité et de la richesse de ses manifestations intellectuelles, mais aussi parce qu'à un moment elle a presque touché à la folie. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver uniquement, chez l'auteur des *Confessions*, les grands stigmates mentaux de la névrose dans leur commune banalité : ces stigmates existent, ainsi que nous l'allons voir, mais ils sont noyés et comme perdus dans un ensemble de particularités qui, pour être moins habituelles, n'en appartiennent pas moins à l'état neurasthénique.

La caractéristique de l'état mental dans la neurasthénie, c'est ce que l'on appelle l'*adynamie psychique,* qui fait pendant à l'adynamie musculaire ou amyosthénie, et se traduit par la difficulté de l'attention, la faiblesse de la volonté, l'imprécision de la mémoire et la fatigue rapide sous l'influence de la moindre contention d'esprit. Bien que Rousseau n'ait pas insisté sur ces phénomènes, ils se montrent cependant nettement chez lui.

Il faut, dit-il, que je ne sois pas né pour l'étude, car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper

1. *Œuvres du comte d'Escherny.*

une demi-heure de suite avec force du même sujet, surtout en suivant les idées d'autrui. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement : les éblouissements me prennent, je ne vois plus rien[1].

Voilà pour la difficulté d'attention et la fatigue rapide du cerveau. La faiblesse de volonté n'est pas moins évidente chez Rousseau, qui a toujours été un hésitant, un perplexe, prenant des résolutions subites et comme impulsives, mais y revenant après pour les regretter et en changer, incapable en un mot de se décider fermement et sans retour, si bien que le Dr Cabanès a pu dire avec raison que « l'hésitation était son vice natif »[2].

Souvent même, il n'allait pas jusqu'à l'hésitation qui est déjà au moins un commencement de volonté; véritable *aboulique*, il obéissait passivement à son automatisme pour n'avoir pas la peine de se déterminer, par horreur du moindre effort. C'est, du reste, ce qu'il fait admirablement ressortir lui-même dans le passage suivant :

...Rebelle à toute autre volonté, il ne sait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir qu'il aime mieux, dans le courant de la vie, suivre une impression purement machinale qui l'entraîne sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement, et dès sa jeunesse, le joug propre des âmes faibles et des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre, qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugue. Cela se voit jusque dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force absolument d'en changer; ses pieds le rapportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il irait de cette façon, toujours rêvant, jusqu'à la Chine, sans s'en apercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent; mais il n'aime pas les jardins où, à chaque bout d'allée, une petite direction est nécessaire pour tourner et revenir sur

1. *Confessions*, liv. VI.
2. Cabanès, *Le Cabinet secret de l'Histoire*, 3e série, p. 31.

ses pas; et en compagnie il se met, sans y penser, à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin, aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait seul[1].

Voici maintenant pour ce qui concerne le manque de mémoire :

Je passai de là à la géométrie élémentaire, car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre *mon peu de mémoire*, à force de revenir cent et cent fois sur mes pas et de recommencer incessamment la même marche... Après cela venait le latin. Je me perdais dans ces foules de règles et, en apprenant la dernière, j'oubliais tout ce qui avait précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme *sans mémoire*, et c'était précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité que je m'obstinai à cette étude...

Je m'étais mis dans la tête de me donner par force *de la mémoire;* je m'obstinais à vouloir apprendre par cœur. Pour cela, je portais toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiais et repassais tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les églogues de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres par l'habitude que j'avais d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posais mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; partout j'oubliais de le reprendre, et souvent, au bout de quinze jours, je le retrouvais pourri ou rongé des fourmis ou des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendait comme hébété, tout occupé que j'étais sans cesse à marmotter quelque chose entre mes dents[2].

Il peut paraître étonnant, et le fait m'avait surpris tout d'abord, qu'avec une mémoire aussi précaire Jean-Jacques ait pu être un botaniste distingué. Le comte d'Escherny, qui souvent herborisa avec lui dans la montagne, nous fournit l'explication de ce fait, en apparence paradoxal.

Il avait pour la botanique un goût beaucoup plus vrai que le mien, quoique je lui aie entendu dire souvent : « Chaque printemps, je suis obligé de recommencer, parce que tout s'échappe de ma mémoire pendant l'hiver[3]. »

1. Second dialogue.
2. *Confessions*, livre VI.
3. D'Escherny, cité par Hipp. Buffenoir : *J.-J. Rousseau et ses visiteurs*, fasc. I, p. 23.

Il ne peut donc y avoir de doute. Rousseau avait cette défectuosité de mémoire, si commune dans la neurasthénie, qui, avec une facilité d'acquisition plus ou moins grande, se traduit essentiellement par l'inconsistance et la fragilité de conservation des souvenirs.

A côté de l'adynamie, se place l'*hypocondrie*, comme stigmate psychique de la neurasthénie. A cet égard, il est superflu de donner des preuves, car Rousseau a été, on le sait, le type du neurasthénique hypocondriaque. Toute sa vie, il a eu le souci excessif de sa santé; et tous les accidents morbides qu'il a présentés, si légers qu'ils fussent, soit du côté du cœur, soit du côté de la vessie, soit du côté de l'oreille, soit du côté du cerveau, devenaient inévitablement chez lui le point de départ d'anxieuses et poignantes préoccupations allant jusqu'à la crainte de la mort.

Rien pourtant ne me procurait un soulagement réel; mais, n'ayant pas de douleur vraie, je m'accoutumais à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, et enfin à regarder le dépérissement successif et lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter[1].

Une autre page de ses *Confessions*, connue de tous, où il raconte comment, après la lecture d'un ouvrage de médecine, il se crut atteint d'un polype au cœur et entreprit le voyage de Montpellier pour se faire soigner, est tellement caractéristique qu'elle peut passer pour un modèle d'auto-observation nosophobique.

Mais les préoccupations hypocondriaques des neurasthéniques ont cela de particulier, on le sait, que, pour si ancrées et si angoissantes qu'elles soient, il suffit d'une distraction susceptible de captiver le malade pour les faire évanouir. C'est exactement ce qui arriva à Rousseau qui, pendant qu'il se rendait à Montpellier, rencontra M[me] de Larnage et s'en éprit aussitôt. C'en fut assez pour tout oublier.

Voilà M[me]. de Larnage qui m'entreprend, et adieu le pauvre Jean-Jacques, ou plutôt adieu la fièvre, les vapeurs, le polype; tout

1. *Confessions*, liv. VI.

part auprès d'elle, hormis certaines palpitations qui me restèrent et dont elle ne voulut pas me guérir [1].

L'accompagnement fréquent, sinon obligé, de cet état d'esprit du neurasthénique, et en particulier de son hypocondrie, c'est la *misanthropie,* le *pessimisme* et le *désir de la mort*, allant parfois, bien que rarement, jusqu'au suicide. Le pessimisme et la misanthropie, chez Jean-Jacques, sont des plus évidents ; ils se manifestent à chaque page de ses écrits et dans chacun de ses actes, dans sa tendance à voir tout en noir, à s'assombrir et à s'inquiéter pour un rien, à ne considérer la vie et les hommes que par leur mauvais côté, à fuir ombrageusement toute société. Quant à son désir de la mort, il y fait allusion à diverses reprises :

Ma situation physique a tellement empiré, dit-il, et s'est tellement déterminée que mes douleurs, sans relâche et sans ressource, me mettent absolument dans le cas de l'exception marquée par milord Edouard répondant à Saint-Preux : *Usque adeo ne mori miserum est?* J'ignore encore quel parti je prendrai ; si j'en prends un, ce sera le plus tard possible, ce sera sans impatience et sans désespoir, comme sans scrupule et sans crainte [2].

Monsieur, j'ai vécu ; je ne vois plus rien, même dans l'ordre des possibles, qui pût me donner encore sur la terre un moment de vrai plaisir. On m'offrirait ici-bas le choix de ce que je veux y être, que je répondrais : *Mort* [3] *!*

Pour si typiques que soient ces symptômes intellectuels de la neurasthénie, ils sont cependant, chez certains sujets, dominés par les symptômes d'ordre *émotif.* On peut même dire que la neurasthénie est avant tout une névrose de la sensibilité. C'est en particulier mon opinion.

L'excès de sensibilité, voilà la porte d'entrée, la cause immédiate et directe de la névrose. On est neurasthénique, obsédé, pessimiste, non parce que l'on a le cerveau fait de telle ou telle manière, parce qu'on a l'esprit plus ou moins tourné au noir, mais parce qu'on sent davantage et que chaque sensation représente une souffrance qu'on analyse et qu'on déguste assurément. « Ma sensibilité est devenue

1. *Confessions,* liv. VI.
2. Lettre à Duclos, 1er août 1763.
3. Lettre à M. de Saint-Germain, 16 février 1770.

trop vive, dit Stendhal ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang. » Toute la neurasthénie est là, dans cette façon douloureuse de sentir et de s'analyser[1].

Or, aucun neurasthénique, aucun pessimiste n'a offert cet excès de sensibilité à un plus haut degré que Jean-Jacques Rousseau, et ç'a été là, on peut le dire, la dominante de son tempérament. Il ne pouvait, pour sa part, s'y tromper.

Je sentis avant que de penser : c'est le sort commun de l'humanité, je l'éprouvai plus qu'un autre[2].

Ailleurs, il écrit :

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. Cette lenteur de penser, jointe à cette *vivacité de sentir*, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul quand je travaille[3].

Tous ceux qui ont connu Jean-Jacques l'ont également jugé tel. M. Champagneux, qui le peint à un ami, s'exprime ainsi :

Tu verras Rousseau quelquefois en robe de chambre, et, sans cesser de le respecter, tu le plaindras sur les erreurs que *sa trop grande sensibilité* lui faisait commettre[4].

Bernardin de Saint-Pierre, traçant de même son portrait, dit :

Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne *une grande sensibilité* et quelque chose même de douloureux[5].

Corancez écrit :

La postérité ne verra de Rousseau que ses écrits : elle ne s'arrêtera que sur les traits hardis de son éloquence entraînante ; elle s'échauffera aux peintures tracées par son style animé et brûlant, puisés dans une *sensibilité vraie* et dans un cœur le plus susceptible d'aimer[6].

1. E. Régis, *La Médecine et le Pessimisme contemporain.*
2. *Confessions*, liv. I.
3. *Ibid.*, liv. III.
4. *Mémoires de M. Champagneux*, cités par Hipp. Buffenoir, fasc. 1, p. 3.
5. Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres posthumes :* Essai sur J.-J. Rousseau.
6. Corancez, *Journal de Paris*, an VI, tome II, nos 259 à 261.

David Hume précise encore davantage :

Rousseau n'a fait que sentir toute sa vie durant, et, sous ce rapport, sa *sensibilité* s'élève à un degré dont je n'ai jamais vu d'exemple. Mais les sensations qu'il éprouve lui donnent plus de peine que de plaisir. Il ressemble à un homme dépouillé non seulement de ses vêtements, mais encore de sa peau qu'on enverrait en cet état soutenir une lutte contre l'âpreté et la fureur des éléments[1].

D'Escherny, enfin, rapporte le trait suivant, très significatif :

Rousseau était le meilleur homme du monde, excepté quand il voyait que nous avancions de trop près sur le précipice ; il nous priait en grâce de nous retirer. Je l'ai vu donner une preuve de son *excessive sensibilité*. Comme le plus jeune de la troupe, j'étais aussi le plus étourdi, et je poussai l'imprudence jusqu'à pirouetter sur cette lisière scabreuse. Je l'ai vu se jeter à genoux et me supplier en grâce de ne pas récidiver, que je lui faisais un mal affreux[2].

C'est cette hypersensibilité de Jean-Jacques qui éclaire le mieux certains côtés de son existence et certains éléments de sa personnalité. C'est elle qui a fait de lui un émotif essentiellement vaso-moteur, un *timide*[3], n'osant entrer dans une boutique pour y acheter les objets qu'il convoite, qui fuit la société et les salons parce qu'il a peur de s'y troubler, de rougir *(éreuthophobie)*[4], de paraître stupide, qui se montre embarrassé, même devant ses enfants, qui ne peut jouer du clavecin devant quelqu'un sans trembler, et qui résume lui-même sa timidité dans les termes suivants :

Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence et la timidité même ; tout m'effarouche, tout me rebute ; une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geste à faire épouvantent ma paresse ; la crainte et la honte me subjuguent à tel point que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sais que faire ; s'il faut parler, je ne sais que dire ; si l'on me regarde, je suis tout décontenancé[5].

1. David Hume, cité par John Morley.
2. D'Escherny, *loc. cit.*
3. Dugas, *La Timidité*. Paris, Félix Alcan, 1898.
4. Pitres et Régis, *L'Ereuthophobie ou Phobie de la rougeur* (Congrès des Aliénistes et Neurologistes, Nancy, août 1896).
5. *Confessions*, liv. I.

C'est encore cette vivacité d'impression, poussée chez Jean-Jacques jusqu'à un degré extrême, qui explique ses transports ardents, ses emballements, ses outrances, son amour des chimères et des fictions, et même sa misanthropie.

Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de ce qui m'entourait et déterminèrent ce goût de la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là. On verra plusieurs fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misanthrope et si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existants qui lui ressemblent, est forcé de s'alimenter de fictions[1].

Il semble étrange d'admettre que Jean-Jacques est devenu misanthrope, défiant, ombrageux, persécuté, par suite de la délicatesse même de sa sensibilité et de son affectuosité; cependant rien n'est plus vrai, et M. Hipp. Buffenoir a bien raison quand il dit excellemment :

Doué d'une *sensibilité maladive*, porté par son premier mouvement à la sympathie et à l'affection envers tous les hommes, Jean-Jacques éprouvait bientôt une désillusion et un froissement en constatant combien peu méritaient vraiment l'estime, et il se repliait sur lui-même, et, dans son amertume, jetait l'anathème à la société tout entière[2].

C'est enfin ce même excès de sensibilité qui a été, on peut le dire, la source première de toutes les obsessions de Jean-Jacques, *obsessions-impulsions* et *obsessions-inhibitions*[3], dont il me reste maintenant à parler.

Les actes impulsifs ont été principalement chez Rousseau : la *fugue* et le *vol*.

La tendance à la *fugue* s'est montrée tout particulièrement héréditaire dans sa famille. On la retrouve, en effet, chez son père, chez son frère, chez son oncle Gabriel Bernard et chez

1. *Confessions*, liv. I.
2. Hipp. Buffenoir, *loc. cit.*
3. Voy. Pitres et Régis, *Séméiologie des obsessions et idées fixes* (Rapport au Congrès international de Moscou, 1897).

Abraham, le fils de celui ci. Cette tendance devait être une sorte de besoin conscient et irrésistible, si l'on en juge par le cas du père qui, à l'âge de vingt-deux ans, exerçant déjà comme ses ancêtres le métier d'horloger, forme une association avec deux maîtres de danse étrangers, en stipulant « qu'il lui sera permis de faire un voyage quand bon lui semblera ». C'était évidemment se bien connaître et supprimer sagement par avance tout obstacle à des fuites impulsives considérées comme fatales et inéluctables. De fait, à peine marié, aussitôt après la naissance de son premier enfant, Isaac Rousseau quittait sa femme pour aller à Constantinople chercher fortune. Revenu à Genève en 1711, au bout de sept ans, il s'enfuit de nouveau en 1722, à la suite d'une querelle, voyagea quelque temps et finit par se fixer à Nyons, où il mourut en 1747, à l'âge de soixante-quinze ans.

Chez Jean-Jacques, la tendance à la fugue s'est manifestée dès la plus tendre enfance et elle s'est perpétuée durant toute sa vie, qui ne fut en vérité qu'un continuel déplacement. Si, dans les derniers temps, elle fut en partie influencée par les idées délirantes de persécution qui le dominaient, elle s'était présentée jusque-là avec tous les caractères de la fugue de la neurasthénie constitutionnelle. Celle-ci, bien différente de l'automatisme ambulatoire de l'épilepsie et de l'hystérie somnambulique, consiste dans une propension obsédante, consciente et sans amnésie à la marche, à la migration. Elle a été étudiée par M. Pitres[1] et par Géhin[2], sous le nom de *vagabondage impulsif*, par mon élève M. Dubourdieu[3] et par moi[4] sous celui de *dromomanie*, qui la rapproche des obsessions impulsives similaires. Dans ces cas, l'idée de partir, de s'en aller sans but ou vers un objectif plus ou moins lointain, s'empare de l'individu, soit brusquement, sans raison aucune, comme un accès subit, soit plus lentement, comme consé-

1. Pitres, *L'automatisme ambulatoire* (Congrès des aliénistes et neurologistes, Bordeaux, 1895).

2. Géhin, *Contribution à l'étude de l'automatisme ambulatoire ou vagabondage impulsif* (Thèse de Bordeaux, 1892).

3. Dubourdieu, *Étude sur la dromomanie des dégénérés* (Thèse de Bordeaux, 1894).

4. Régis, *Manuel pratique de médecine mentale*, 2e édition, 1891. — Un cas d'automatisme ambulatoire hystérique (*Journ. de méd. de Bordeaux*, 1893).

quence d'une contrariété, d'un ennui. Il s'en va, heureux de se mouvoir, de respirer, d'être libre, et, la fugue accomplie, s'arrête jusqu'à ce qu'une nouvelle crise opère à nouveau le déclanchement et le pousse à partir. *Le Juif-Errant à la Salpêtrière*, type de neurasthénique ataviquement migrateur, si bien étudié par M. le Dr Meige [1], appartient à cette catégorie. C'était aussi le cas de Jean-Jacques, avec ses envies irrésistibles de « marcher, ce besoin d'aller et de venir », cette « fureur des voyages », qui le mettaient toujours en mouvement et le firent prendre par Thévenin à Grenoble pour le *voyageur perpétuel*.

Je vous parle de mes voyages, parce qu'à force d'habitude les déplacements sont devenus pour moi des besoins. Durant toute la belle saison, il m'est impossible de rester plus de deux ou trois jours en place sans me contraindre et sans souffrir [2].

... Jamais je n'étais parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissait, la solitude m'ennuyait, j'avais sans cesse besoin de changer de place et je n'étais bien nulle part [3].

Dès lors, dit-il encore à propos de sa fuite avec Bâcle, je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur, que celui de faire un pareil voyage.

A maintes reprises, il décrit en termes enthousiastes la « jouissance » qu'il ressent à marcher.

La vie vagabonde, la vie ambulante est celle qu'il me faut.

Pendant ces marches, il n'a aucun souci de ses conditions d'existence, quelque précaires qu'elles soient : il passe au besoin ses nuits étendu sur un banc ou par terre, tout entier à une sorte d'extase. Trait caractéristique, il ne sent pas la fatigue, il maigrit, il est affamé, il est heureux; il a devant les yeux des « chimères magnifiques ».

Mon savant ami M. Espinas, l'ancien doyen de notre Faculté

1. H. Meige, *Le Juif-Errant à la Salpêtrière*.
2. *Correspondance* : Lettre à M. du Peyrou, 24 janvier 1765.
3. *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, huitième promenade.

des lettres, qui a si bien fait ressortir cette « félicité ambulante » de Rousseau[1], voit à tort là, je crois, de l'hystérie : c'est bien nettement de la *dromomanie neurasthénique*.

La *tendance au vol,* chez Jean-Jacques, n'a guère eu lieu que dans son enfance et sa jeunesse, car on ne saurait appeler ainsi les quelques indélicatesses légères de son âge mûr. Dans tous ses larcins, il se conduit comme un enfant : tenté par un objet sans importance, fruit, friandise, vin, ruban brillant, il ne peut résister au désir de s'en emparer. Son désir satisfait, il donne ces objets plutôt qu'il n'en jouit, mais ne recule pas devant une accumulation de mensonges pour se disculper. C'est encore là une tendance impulsive, une véritable *kleptomanie,* comme la tendance à la fugue était une *dromomanie,* et Rousseau, qui s'analyse fort bien, déclare qu'il est incapable de « vaincre ses tentations ».

J'aurais grand'peur, dit-il, de voler comme dans mon enfance, si j'étais sujet aux mêmes désirs.

Les *obsessions-inhibitions* ont été nombreuses chez Jean-Jacques, et il est plus facile encore de se rendre compte qu'elles étaient, comme les précédentes, sous la dépendance de son hyperémotivité neurasthénique. Nous dirons quelques mots, sans insister, sur les obsessions ou phobies *verbales* et *psychiques,* les seules dont nous puissions parler ici.

Ainsi, il a été atteint de cette forme de *phobie verbale*, signalée par le Dr Chervin, et dont j'ai observé moi-même tant d'exemples chez les neurasthéniques, qui consiste à ne savoir que dire, à bafouiller devant du monde, parfois même à rester coi et à en souffrir au point de désirer s'anéantir et même mourir sur le coup. Toute la vie de Jean-Jacques est pleine de faits de ce genre. En voici un, par exemple :

Il y a trois ans, dit-il, qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. Roguin, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avais donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs : ces messieurs me haranguèrent. Je me crus

1. Espinas, *Rousseau hystérique simulateur*, in Cabanès, *Le Cabinet secret de l'Histoire.*

obligé de répondre; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse et ma tête se brouilla si bien, que je restai court et me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton[1].

Cette difficulté de parole tenait uniquement chez Rousseau à une phobie verbale, manifestation de sa timidité émotive. Elle ne se produisait, en effet, que dans certaines occasions, devant du monde, lorsqu'il avait de la crainte, qu'il était troublé. Lorsqu'il se trouvait à l'aise, dans l'intimité et tout à fait pris par son sujet, Jean-Jacques était, au contraire, paraît-il, d'une éloquence rare et des plus entraînantes. Je n'en citerai que deux témoignages. Le premier est celui de M. Champagneux qui, rendant compte de la cérémonie du mariage de Rousseau à Bourgoin, le 29 août 1768, écrit:

Tenant toujours la main de Thérèse dans la sienne, il prononça un discours où il fit un tableau touchant des devoirs du mariage, s'arrêta sur quelques circonstances de sa vie, et mit un intérêt si ravissant à tout ce qu'il disait que Thérèse, mon cousin et moi versions des torrents de larmes commandées par mille sentiments divers où sa chaude éloquence nous entraînait; puis, s'élevant jusqu'au ciel, il prit un langage si sublime qu'il nous fut impossible de le suivre. S'apercevant ensuite de la hauteur où il s'était élevé, il descendit peu à peu sur la terre, nous prit à témoins des serments qu'il faisait d'être l'époux de Thérèse, en nous priant de ne jamais les oublier[2].

Le second témoignage, plus probant encore, est celui de Dussaulx :

J'ose dire qu'il ne se connaissait pas lui-même lorsqu'il prétendait que la nature lui avait refusé le talent de la parole. La solitude, sans doute, avait concentré ce talent en lui-même; mais, dans ses moments d'abandon et lorsque rien ne l'offusquait, il débordait comme un torrent impétueux à qui rien ne résiste. S'il se fût exercé dans l'art oratoire, s'il eût abordé une tribune vraiment nationale, qui sait jusqu'où cette âme de feu, pourvue de tant de moyens dans tous les genres, aurait porté l'éloquence française[3]?

1. *Confessions*, liv. IV.
2. Champagneux, cité par Hipp. Buffenoir, *loc. cit.*
3. Dussaulx, cité par Hipp. Buffenoir, *loc. cit.*

Cette action d'arrêt de la part d'une idée, d'une appréhension, s'exerçait chez Rousseau sur nombre d'autres manifestations cérébrales, en particulier sur la mémoire. Voici un fait typique à cet égard. A son arrivée à Genève, au mois de juin 1754, Jean-Jacques, honteux d'être exclu de ses droits de citoyen par sa qualité de catholique, résolut de rentrer dans le culte de ses pères. Il fut admis sans difficulté à la communion. Mais on lui fit savoir qu'on se réjouissait de l'entendre parler devant le consistoire.

Cette attente, dit-il, m'effraya si fort qu'ayant étudié jour et nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avais préparé, je me troublai lorqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot : et je fis dans cette conférence le rôle du plus jeune écolier. Les commissaires parlaient pour moi ; je répondais bêtement *oui* et *non*[1].

Voilà ce que la timidité faisait d'un homme comme l'auteur de l'*Émile* et du *Contrat Social.*

Il est inutile, pensons-nous, de pousser plus loin les citations et les exemples, et nous pouvons hardiment conclure de ce qui précède que Jean-Jacques Rousseau fut ce qu'on appelle aujourd'hui un neurasthénique.

Nous pouvons ajouter également que sa neurasthénie fut surtout une neurasthénie psychique, avec son état mental et moral, son hyperesthésie émotive, ses obsessions et ses phobies caractéristiques.

Cela ne l'empêcha pas d'être un grand écrivain, au contraire, car, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, son génie fut fait en grande partie de ce même excès de sensibilité dont se composa, nous venons de le voir, sa névrose.

1. *Confessions*, liv. VIII.



Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou. — G. Chapon, *directeur*.
11, rue Guiraude, 11

